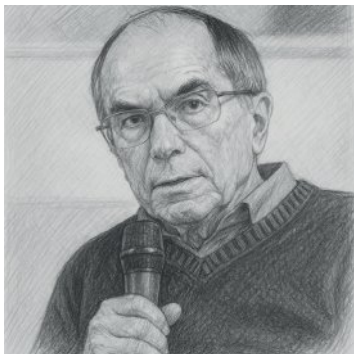


HOMMAGE À DEUX NOMS CONNUS DE LA THÉRAPIE FAMILIALE FRANCOPHONE

Après Philippe Caillé, disparu en octobre 2022 (mais cette information n'a été révélée que récemment), nous avons appris le décès soudain d'Yveline Rey, survenu le 10 janvier 2026. Dans notre esprit, ils étaient



indissociables. Nous présentons, à cette occasion, toutes nos condoléances à nos collègues et voisins du *CERAS de Nouvelle-Aquitaine*, dont on imagine la tristesse tant Yveline occupait une place centrale à leur côté. Nous garderons en mémoire l'image d'une dame pétillante et pleine de vie, grâce à Julien Besse, le *Youtuber* emblématique du milieu, qui diffusait encore une interview d'elle il y a peu.

Je n'ai jamais, à titre personnel, croisé la route d'Yveline Rey, mais j'ai eu la chance de voir Philippe Caillé en conférence, juste avant que la maladie ne l'empêche de continuer ses apparitions publiques. Mais il n'est pas besoin de connaître personnellement des personnes pour se sentir proche d'elles. Il suffit de les lire. Je n'ai jamais serré la main de Flaubert, mais je l'ai lu. Je le connais et le comprends.

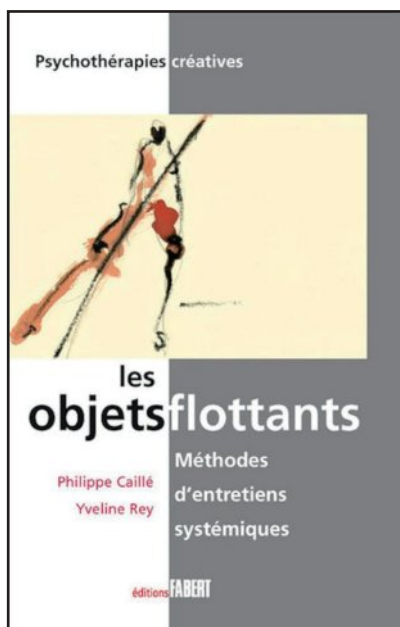


OBJETS FLOTTANTS : GADGET OU GÉNIE CLINIQUE ?

Yveline et Philippe ont associé leurs noms à un livre emblématique, *Les objets flottants*, éternel best-seller des éditions *Fabert*. Ce titre est leur fait d'armes. Il a marqué l'histoire de la thérapie familiale française. Ce sont eux qui ont inventé le concept d'*objet flottant*. Peut-être est-ce, d'ailleurs, la seule véritable innovation française de la thérapie familiale ? Alors que tout le reste nous serait venu d'Amérique, d'Italie ou

de Belgique... Qu'est-ce donc que ces objets flottants ?

Michel Malherbe, un philosophe qui a beaucoup réfléchi sur la maladie d'Alzheimer, écrit dans son livre *Alzheimer : La vie, la mort, la reconnaissance* que « l'authentique mode d'être de l'autre n'est pas l'apparence,



mais la présence ; et la présence fait éclater les apparences. » On a défini les objets flottants comme des « outils métaphoriques ». Ils permettraient de s'élever et de flotter au-dessus de la salle de thérapie, dans le sens où ils aident à quitter le terrain du langage, de l'échange d'arguments vains et stériles (qui enferment) pour embarquer le système thérapeutique (familles et thérapeute) vers les cieux de la métaphore (qui ouvrent à la créativité). Je ne sais pas si les objets flottants « ça flotte ou ça vole », comme le disait Yveline Rey, mais je les vois comme des torpilles que l'on sort de son chapeau quand on se sent bloqué. Ce sont des armes de destruction massive, aptes à

faire exploser les apparences, et donc, comme le dit Malherbe, à dévoiler la présence. C'est d'ailleurs souvent ainsi, comme une arme rassurante (et puissante), que je vois les jeunes thérapeutes s'enthousiasmer à l'idée de les utiliser. « Voyons voir », pensent-ils, « maintenant que je suis bloqué avec cette famille, ou même que je pressens que je vais être bloqué, quelle arme vais-je employer pour m'en sortir ? Une sculpture, le jeu de l'oie, le blason, un conte... ? » Certains bondiront à la lecture du mot « arme », mais ma nature peu bricoleuse a une aversion pour le vocable si répandu, non moins critiquable, « d'outils ». Attention, l'arme ne se conçoit que du côté du professionnel. Et plus ce dernier en accroche à sa bandoulière – des armes – plus il se sent rassuré. Ne s'agit-il pas de vaincre, par tous les moyens, une résistance ? Encore faut-il en faire bon usage... Quelles ne blessent pas, ces armes, pardi ! On ne tolère que les pistolets à fleurs...

Oui, tous les jeunes thérapeutes le savent. Il n'est pas rare, après

quelques séances, de « coincer », de tourner en rond, de ne plus avancer, au risque de la paralysie. Le thérapeute se sent perdu au milieu d'une forêt impraticable. Il a perdu le contact, « la vision », et n'avance plus. Le livre *Les objets flottants* est le manuel qui décrit les supports les plus couramment utilisés et leur mode d'emploi pour parvenir à mettre en œuvre cette porte de sortie métaphorique, ce processus « d'élévation » (ou de torpillage des apparences). Les auteurs du livre rappellent, dans les deux premiers chapitres, les limitations du langage (le langage condense et cache). Les renseignements donnés verbalement par les familles, affirment-ils, sont des cartes pour « tourner en rond » (dans la forêt sombre des sentiments et des relations). Si le thérapeute veut les aider, il doit les sortir de cette farandole. Le paradoxe du thérapeute, c'est qu'il est à la fois responsable et partie prenante de la « co-thérapie création » qui se joue en temps réel (ici et maintenant). La rencontre ouvre un champ communicationnel, un espace intermédiaire. Il s'agit de l'enrichir. C'est bien là que prennent place les objets flottants. Ils ouvrent et étendent. Loin de susciter des réticences (malgré leur caractère étrange), ces objets sont ludiques. Des armes-jouets, alors ? Rappelons, avec Winnicott, qu'il est « naturel » à l'homme de se laisser prendre au jeu. Il ne faut pas se l'interdire en thérapie. Caillé parle souvent, dans ses écrits et ses conférences, de deux planètes : alpha et bêta. La planète alpha est celle de la réparation. Si le thérapeute se met dans la posture du mécanicien, de celui qui « sait », et se propose de remettre en état la famille, il rend cette dernière passive et dépendante. Avec le risque d'une thérapie interminable qui ne produit rien. La planète bêta, celle qu'il convient de découvrir, est celle du dialogue, de la créativité et du jeu, avec une possibilité de séparation quand les clients achèvent leur parcours. C'est dans ce contexte qu'un changement peut émerger. Un processus se met en place, avec un début et une fin. L'objet flottant augmente le nombre des possibles, mais ne force pas le changement, qui apparaît au moment où il doit survenir, de façon imprévisible. Il peut même produire des effets à retardement, après la thérapie (digestion de l'expérience). Lacan-l'obscur a dit quelque part que « la guérison survient par surcroît » (elle n'est pas recherchée pour elle-même, ne se convoque pas, mais reste possible). Le systémicien garde en tête cette définition éthique de son travail : « Agis de façon à toujours augmenter le nombre de choix possibles. » (Heinz Von Foerster) C'est bien la fonction première des objets flottants. Il est donc important de les connaître, et, pourquoi pas, de s'autoriser à les utiliser. Est-ce que cela marche

vraiment ? C'est une aide incontestable, une méthode alternative aux entretiens classiques. Pour déterminer leur validité, il faudrait mesurer leur efficacité par des études scientifiques (techniques d'accompagnement classiques versus objets flottants). Je ne pense pas que ces études existent. Les objets flottants ont donc leurs partisans. N'en faisons pas une religion.

Je disais en introduction que j'avais croisé la route de Philippe Caillé à l'occasion d'un colloque. C'était en mai 2012 à Paris, aux *journées d'études de l'Institut d'études systémiques*. Le thème de ces journées était « La réconciliation » et Philippe Caillé était venu parler des couples et de leurs problèmes. Il était, à l'époque, l'un des thérapeutes les plus en vue sur la question, depuis l'invention de son fameux « protocole invariable » (publié dans *Un et un font trois*, Fabert). Il y a eu une mode de ces protocoles, dans les années 90, dans le sillage du livre de Mara Selvini, *Les jeux psychotiques dans la famille* (ESF).

Je revois Philippe Caillé, déjà frappé par l'âge et la maladie, s'appliquer pour scander son texte. En reprenant mes notes, voilà le message qu'il souhaitait faire passer :

« Il existe, au fond, deux manières distinctes de donner et de recevoir, dont la confusion engendre bien des malentendus dans la vie relationnelle. La première relève du modèle du boulanger et de son client : un échange restreint, argent contre pain, où chacun repart quitte, sans dette ni surplus. Rien ne demeure après la transaction ; aucun lien ne s'y inscrit, et l'acte s'épuise dans son accomplissement même. La seconde manière est celle du don. Elle ne s'achève jamais vraiment, car elle s'inscrit dans une continuité. Celui qui donne a déjà reçu et recevra encore. Le geste n'est pas dirigé vers l'autre pris isolément, mais vers la relation elle-même, vers la tribu, vers l'ensemble auquel chacun appartient. Dans les familles qui fonctionnent de façon suffisamment harmonieuse, on ne donne pas à un individu particulier : le don est adressé à la famille en tant que système. Un système, en ce sens, est toujours un +1 : ce supplément est la relation.

Deux personnes peuvent ainsi « créer » un couple. Elles savent le faire, mais viennent parfois consulter précisément parce qu'elles croient ne plus savoir. La salle d'attente devient alors le lieu d'une attente implicite : celle de quelque chose de magique qui viendrait réparer ce qui semble perdu.

Dans les couples qui se règlent sur le modèle du troc, l'exigence est celle d'une stricte symétrie : les comptes doivent être égaux. Lorsqu'un couple parle en termes de troc, c'est qu'il a déjà perdu confiance dans sa propre création.

La notion de proto-soi, telle que l'a développée Damasio, éclaire ce phéno-

mène : avant le langage, la compréhension du monde est riche et complexe, mais l'accès aux mots impose une simplification. C'est pourquoi il est si difficile d'expliquer comment un couple s'est formé et comment il fonctionne. Les signaux transcendants, notamment l'attraction amoureuse, sont non verbaux ; ce sont eux qui déclenchent le cycle du don.

Pour le thérapeute, s'engager dans la réparation du troc serait une entreprise interminable. Le couple apporte souvent une œuvre d'art qu'il a reléguée au placard. La danse systémique consiste à remettre les partenaires en relation avec ce tiers qu'est leur couple, en respectant la bonne distance : trop près, c'est le pugilat ; trop loin, la perte de sens.

Philippe Caillé finissait son propos en suggérant d'éviter le mot « outil », trop chargé d'une visée réparatrice. Ce n'est pas de réparation qu'il s'agit en thérapie, mais de relation. Et c'est à cette place que l'on dispose de nos objets flottants.

UN CONTE POUR DÉNOUER UNE SITUATION

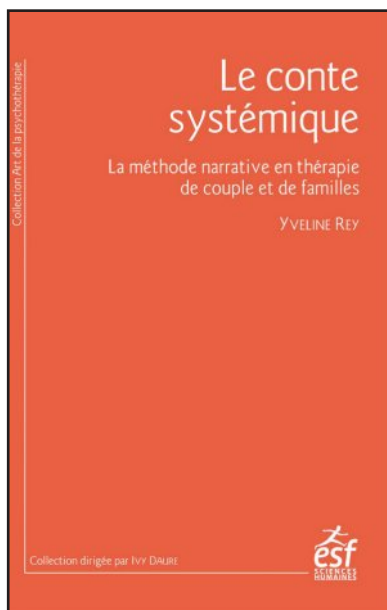
Terminons par un cas clinique vécu, mémorable, où j'ai utilisé le conte systémique si cher à Yveline Rey. On ne peut que conseiller la lecture de son livre sur le sujet, remis au goût du jour en 2024.

Il s'agissait d'une thérapie familiale conduite en EHPAD autour de Pierrette, 87 ans, valide et autonome, mais envahie par une anxiété majeure avec agitation, idées délirantes et hallucinations nocturnes. Trois ans plus tôt, une lecture biomédicale avait conclu à un trouble de la personnalité histrionique, sans démence ni syndrome psychiatrique caractérisé. Le traitement symptomatique et l'ajustement des soignants avaient alors suffi. Mais désormais, l'équilibre était perdu : le symptôme s'était mis à désigner une cible précise, sa belle-fille Élisabeth. Pierrette l'accusait de vols (vaisselle, objets) dans sa chambre, menaçait de porter plainte, et installait une tension diffuse dans l'institution. Dans le même mouvement, elle reprochait à son fils unique, Bernard, de l'abandonner. Le fils se retrouvait pris entre la nécessité de protéger sa mère, sa loyauté envers son épouse, la crainte du scandale et une culpabilité massive. La triangulation était nette : la mère « désignée » portait le symptôme, la belle-fille était la persécutrice, et le fils oscillait, coincé dans une position intenable de médiateur permanent.

Un élément de contexte avait rendu possible une autre manière d'aborder la situation : l'EHPAD avait recruté une nouvelle psychologue, qui avait sollicité un avis, le mien, alors que je venais d'achever mes études de thérapie familiale.

Dès l'entretien d'évaluation, un enjeu central est apparu : Bernard était persuadé que « seule sa mère devait être traitée », autrement dit que le problème était intrapsychique et univoque. Élisabeth, elle, se révéla une alliée paradoxale : cible des accusations, elle était aussi la plus convaincue de l'intérêt d'un travail familial, parce qu'elle pressentait que le symptôme organisait la relation et qu'il ne disparaîtrait pas par simple correction médicamenteuse. Le cadre fut posé : des séances sur place, à l'EHPAD, en co-thérapie avec la psychologue.

La première phase (trois séances environ) a permis la construction d'un génogramme qui a rapidement mis au jour un trauma initial terrible : un accident de voiture ancien, qui avait tué plusieurs figures majeures de l'entourage (parents, belle-mère, frère de la patiente désignée) le jour de son anniversaire. Autrement dit, une catastrophe survenue à un moment symboliquement chargé, susceptible de produire une empreinte durable : insécurité fondamentale, sentiment que le monde peut tout enlever « d'un coup », et que la perte peut surgir précisément là où devrait se célébrer la vie. Dans cette perspective, le délire de vol n'était plus une absurdité isolée : il réactivait, sous forme concrète, une angoisse archaïque de dépossession. Être volée, ce n'était pas seulement perdre de la vaisselle ; c'était revivre la scène d'avoir été spoliée de sa famille, de son monde, de ses appuis, et même de sa fête d'anniversaire.



Un second foyer traumatique, plus relationnel, complétait ce tableau : un divorce jamais accepté, qui avait

placé le fils en position d'objet de loyauté, de messenger et d'otage entre ses deux parents. Paulette avait maintenu une attente secrète de retour de son ex-mari, utilisant son fils pour « avoir des nouvelles », garder un fil, alimenter l'illusion d'une réparation possible. Dans une logique systémique, le lien mère-fils s'était rigidifié comme un substitut de conjugalité perdue et comme un rempart contre l'effondrement. Bernard

n'était pas seulement « le fils » : il est un pilier narcissique et relationnel, une assurance contre l'abandon, un instrument de maintien du passé. Avec l'entrée d'Élisabeth, l'équilibre était devenu instable. Le couple (Bernard/Élisabeth) représentait un mouvement naturel d'autonomisation du fils. Mais pour Pierrette, ce mouvement pouvait se vivre comme une répétition du trauma. La belle-fille devenait, dans la grammaire du symptôme, la figure parfaite de la voleuse : celle qui subtilise et qui s'empare de ce qui appartient à la mère. Le délire n'était pas seulement une production individuelle ; il servait de solution relationnelle : il justifiait l'emprise, légitimait la plainte, obligeait le fils à se positionner, et maintenait la triangulation active.

En neuf séances, où ont alterné des séances individuelles ou par sous-systèmes (mère-fils, couple Bernard-Elisabeth), une prescription de rituel portant sur la fréquence et la durée des visites du fils à sa mère a permis une forme d'apaisement. Nous avons ensuite proposé, avec la psychologue, de terminer la thérapie par un conte systémique. Nous l'avons conçu comme un élément de clôture et de transformation : une narration métaphorique pour relier les éléments de cette histoire (la catastrophe fondatrice, la peur d'être « dépossédée », le divorce non digéré, le fils-pivot, la belle-fille-voleuse, l'institution en tension), mais sans désigner un coupable. Le conte permettait de déplacer le sens : on ne parlait plus frontalement de « délire » ou de « mauvaise belle-fille », mais d'une histoire où la perte ancienne avait créé une vigilance, où l'amour avait pris la forme du contrôle, où l'attachement s'était rigidifié pour survivre. Cette mise en récit opérait sur plusieurs plans :

- elle dépathologisait sans banaliser : le symptôme était une tentative de solution ancienne, devenue coûteuse ;
- elle redistribuait les rôles : la belle-fille cessait d'être uniquement persécutrice, le fils cessait d'être uniquement responsable, la mère cessait d'être uniquement « folle » ;
- elle autorisait un changement « sans trahison » : chacun pouvait bouger sans renier ses loyautés ;

La lecture du conte, en présence du fils et de sa mère, puis le travail de rédaction pour imaginer la suite de l'histoire eut un effet remarquable. Un an plus tard, ce fils prit la peine de nous téléphoner pour annoncer la mort de sa maman. Ses remerciements nous ont confirmé que la thérapie avait été un moment déterminant pour panser les souffrances du passé.

Conte systémique

La légende dit qu'il n'y a pas communauté plus heureuse que celle des oiseaux migrateurs.

Il y a bien longtemps, vivait dans un coin d'Europe, un groupe de grives musiciennes. Et au milieu de ce groupe, un couple avec un petit. Monsieur et Madame Grive (appelons-les ainsi) s'étaient unis parce que leurs familles avaient une façon de chanter très proche. Il faut dire qu'en ce temps-là, tout était simple. On ne peut imaginer, encore aujourd'hui, plus grande harmonie. Vivre était facile : en liberté, au grand air, sous un climat propice et avec une nourriture abondante... Cette vie était si douce qu'il ne se passait pas un jour sans que ces grives ne fissent entendre leur pépiement mélodieux à des lieux à la ronde.

À la morte-saison, elles se groupaient par familles et faisaient ensemble le voyage vers le Sud pour nicher au bord des mers chaudes. Et au printemps, elles retournaient en zone tempérée pour une nouvelle nidification. Ainsi aurait pu se poursuivre ce cycle réglé et rassurant.

Mais un jour, au cours d'un voyage, au-dessus d'une forêt sombre, une série de coups de tonnerre retentit. Quatre grives tombèrent, tuées par des projectiles. C'était le père, la mère et le frère de Madame Grive, ainsi que la mère de Monsieur Grive. Les autres passereaux, terrifiés, s'éparpillèrent et se séparèrent à jamais...

Ô cruelle destinée ! C'est bien parce qu'ils étaient si soudés que la mort avait frappé au même moment cette famille... Qu'allaient-ils devenir ? Madame Grive sombra dans un profond chagrin, persuadée qu'une malédiction éternelle s'était abattue sur elle. Elle ne serait plus jamais heureuse. Son chant se transforma en gémissements et elle consacra son existence à regretter son passé. Monsieur Grive n'en fut pas moins peiné. Mais chacun exprime sa misère à sa façon. Il choisit la voie du silence. Quant à l'enfant, pris entre ses parents qui ne savaient plus se consoler et qui n'avaient plus un instant à lui consacrer, il essaya de faire bonne figure. Il masqua sa propre tristesse et attendit des jours meilleurs. Mais gémir sur un malheur passé et disparu est le plus sûr moyen d'en attirer un autre. Ne pouvant supporter cette situation, Monsieur annonça à Madame qu'il l'a quittait. Elle le chassa, le regretta, et redoubla ses pleurs. Les mois et les années passèrent. Le fils resta au chevet de sa mère. Il ne pouvait s'éloigner, tant elle ne supportait plus l'idée que le sort lui volât le seul bien qui lui restait. Pourtant, quand il atteignit l'âge de la reproduction, Mme Grive ne put empêcher l'union de son fils avec une grive de passage. Deux

petits naquirent. Ainsi fait la nature.

Maman grive se sentit vieillir et fit des efforts pour devenir une digne grand-mère, mais rien n'y faisait, quoi qu'entreprît son fils pour la guérir, toujours elle pleurait l'âge d'or perdu, prisonnière du deuil.

D'autres années passèrent. Le temps filait, mais rien ne changeait. Maman Grive parvint à l'âge où les plumes deviennent grises. Dans cette espèce, c'est le moment où les anciennes se regroupent dans de grands nids collectifs pour se soutenir et partager leurs meilleurs souvenirs. Elle accepta de suivre cette tradition, mais se fit promettre que son fils resterait encore et toujours auprès d'elle. Lui espérait secrètement, après tant d'années de souffrance, que sa mère allait enfin guérir. Car il aurait pu vivre l'esprit tranquille et, peut-être, réaliser son rêve : faire avec sa grive bien aimée le grand voyage du Sud. Au début, tout sembla se dérouler normalement. Maman Grive s'installa dans son nouveau nid. Un semblant d'amélioration ? Peut-être le mal allait-il, dans cet univers douillet, s'estomper ? Mais les cicatrices à vif sont si sensibles, qu'un souffle d'air suffit à les raviver : la mélancolie, la rancœur, les soupçons affleurent toujours, comme des ondes maléfiques.

Voici où nous en sommes aujourd'hui. Alors, quelle suite peut-on imaginer pour maman Grive et son fils ?

Christophe Brêthes, pour Systemoun.

À lire et regarder

Rey Yveline. *Le conte systémique : la méthode narrative en thérapie de couple et de famille* (ESF, 2024).

Caillé Philippe, Rey Yveline. *Les objets flottants : méthodes d'entretiens systémiques* (Fabert, 2017).

Malherbe Michel. *Alzheimer : la vie, la mort, la reconnaissance* (Vrin, 2015).

Vidéo : interview d'Yveline Rey, par Julien Besse ([urlr.me/KsbWq5](https://www.youtube.com/watch?v=KsbWq5))